Introduction : pourquoi ce soudain besoin d'éthique?

Autor(en): **Neirynck, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **50 (1992)**

Heft 4

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-140143

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

INTRODUCTION :
POURQUOI CE SOUDAIN BESOIN D'ETHIQUE ?

Jacques NEIRYNCK
professeur
Ecole Polytechnique Fédérale Lausanne

Il est des mots qui s'usent parce que l'on en a abusé. "Morale", par exemple, est devenu un mot malsonnant. "Faire la morale à quelqu'un" signifie à peu près: manipuler un naïf en exacerbant sa culpabilité. "Pratiquer la morale" est synonyme d'une conception légaliste et juridique du comportement. Le premier usage attesté du vocable dans la langue française se situe en 1530. Un siècle à peine plus tard, Pascal s'en gaussait déjà: "La vraie morale se moque de la morale". Traduction libre: le choix entre le bien et le mal ne peut pas s'opérer en fonction d'un catalogue de préceptes, c'est une affaire de responsabilité personnelle.

Il est des mots qui restent en réserve, parce que personne ou presque ne les emploie. Il en fut ainsi du mot "éthique", utilisé dès le XIIIe siècle dans le milieu restreint des philosophes de profession. Depuis deux décennies, il prend une place de plus en plus grande dans le discours de tous les jours. Son acception n'est pas tout à fait celle attribuée au vocable "morale". Elle mesure une dérive du concept et des mœurs. La citation de Pascal pourrait presque être aujourd'hui récrite sous la forme: "L'éthique se moque de la morale". La singularité de notre époque est de souhaiter une réflexion éthique plutôt que des prescriptions morales.

Pourquoi ce soudain besoin d'éthique? Que s'est-il passé dans le monde entre 1970 et 1990 pour qu'il faille réactiver une préoccupation bien ancienne et dévalorisée dans sa formulation traditionnelle au point de devoir changer sa dénomination?

Essentiellement, ce monde s'est complexifié et unifié: les catalogues de préceptes moraux ne sont plus adaptés à une situation mouvante. Politiciens, patrons, banquiers, ingénieurs et chercheurs interagissent dans un jeu dont les règles s'élaborent au fil de la partie.

- Monde complexifié parce que la politique est étroitement asservie à l'économie, qui dépend du progrès technique, reposant en dernière analyse sur la recherche scientifique.

- Monde unifié car il n'est plus de pays qui puisse se refermer sur lui-même: l'erreur d'une personne peut signifier la ruine ou la mort de multitudes.

Les événements se sont chargés de nous apprendre cette double leçon. Tout d'abord les grandes crises technologiques à caractère apocalyptique, à la fois parce qu'elles sèment la panique et aussi parce qu'elles révèlent des vérités bien cachées. La liste en est longue mais elle vaut la peine d'être égrenée pour que le lecteur mesure ce que cette litanie de catastrophes a pu signifier dans sa propre perception d'un besoin éthique. Pollution massive par le pétrolier Amoco-Cadiz en mars 1978; fusion du cœur d'un réacteur nucléaire en mars 1979 à Three Miles Island; chute d'un DC 10 en mai 1979 à Chicago après la perte d'un moteur; émission d'un nuage de dioxine à Seveso en 1976 et évacuation frauduleuse des déchets en 1983; explosion d'un dépôt de gaz à Mexico en novembre 1984; émission d'un nuage toxique de phosgène à Bhopal en décembre 1984; explosion de la navette Challenger sous les caméras de la télévision en janvier 1986; fusion d'un réacteur et pollution massive à Tchernobyl en avril 1986; incendie d'un dépôt chimique et pollution massive du Rhin à Bâle en novembre 1986.

Ces grandes crises, largement couvertes par les médias, ont fait ressortir chaque fois ce qu'il est convenu pudiquement d'appeler des "erreurs humaines", qui exonèrent apparemment la technique, le management, la finance et la politique. On trouve sous l'étiquette d'erreurs humaines, dans les accidents mentionnés, un peu de tout: des lois non respectées, des consignes de sécurité violées, des travailleurs incompétents et négligents. Mais en poussant l'analyse un peu plus loin on découvre aussi des législations inadéquates, des règles de sécurité inadaptées, un manque de formation professionnelle. Chaque dossier révèle des couches superposées de défaillances, qui sont toutes humaines par définition: un dispositif technique n'a pas de responsabilité en soi. Mais la responsabilité humaine se situe souvent à un niveau très élevé, non seulement à celui du chef d'entreprise ou de l'homme politique, mais aussi dans les choix de société qui sont le reflet d'un consensus national ou international.

Cependant ces accidents ne sont que la pointe émergée de l'iceberg. Le système technique, économique, politique dans lequel nous vivons est suspecté, à cause de ces accidents, de préparer en toute inconscience des catastrophes écologiques dont le prototype est le "trou dans l'ozone". Une fraction non négligeable de l'opinion publique, celle qui vote pour les écologistes, commence à se demander si la gestion actuelle du système ne rendra pas la planète inhabitable à plus ou moins brève échéance. Ce sentiment diffus est bien résumé par Patrick Lagadec[1]:

> Nous vivons désormais dans des sociétés à légitimité et à crédibilité limitées, exposées à de sérieuses concurrences. Ce qui est accordé ne l'est que par contrat, au vu des performances passées, et par tranches renouvelables, sur base de résultats

---

[1] P. Lagadec, "Etats d'urgence", Seuil, Paris, 1988.

comparés. Le contrat est dénoncé sur le champ dès qu'il y a la moindre suspicion d'incompétence, d'abus de pouvoir ou de refus de communiquer.

Cette citation décrit admirablement le degré d'exigence auquel est arrivé l'opinion publique mondiale, continuellement informée de tout événement significatif par un réseau de communications formelles et informelles inégalé dans l'histoire. La dissimulation maladroite de l'accident de Tchernobyl, d'abord par la direction de la centrale au gouvernement soviétique, et puis, dans un second temps, par ce gouvernement au reste du monde a coûté cher à un régime, déjà discrédité par ses médiocres performances économiques.

Mais la mise en cause dépasse toujours l'échelon immédiatement responsable. Au delà du régime soviétique, c'est tout le marxisme qui s'est trouvé en accusation. Et au delà du marxisme, c'est tout le système de production d'énergie nucléaire, dans le monde entier, qui a été mis en veilleuse.

Cette exemple particulier dévoile l'origine profonde de la vogue éthique. Toute bavure du système entraîne des conséquences lointaines telles qu'il est toujours moins cher en termes financiers ou politiques de prévenir plutôt que de s'expliquer et de s'excuser a posteriori. En d'autres mots, l'éthique n'est pas un surcroît d'exigences d'origine philosophique: elle devient, dans une société démocratisée et médiatisée, une condition minimale de réussite à long terme; elle est expérimentale ou elle n'est pas; elle est opérationnelle ou elle n'est pas; elle est efficace ou elle n'est pas.

*

Pour illustrer ces tendances, il ne fallait pas moins qu'un ensemble d'auteurs pratiquant les disciplines les plus variées. Ce numéro spécial s'ouvre par un texte d'Alain Cotta, qui étudie le phénomène de résurgence de l'éthique par rapport aux modifications de la société contemporaine. Denis Muller, théologien et spécialiste de l'éthique, expose le problème des racines de l'éthique. Jacques Neirynck, ingénieur, recense les différentes facettes du problème éthique lorsqu'il se pose en milieu industriel. Albert Jacquard, démographe, trace des pistes de réflexion pour des choix concrets dans l'action. Alexander Bergman, économiste, envisage les problèmes propres à la gestion d'une entreprise. François Iselin, architecte, pose le problème éthique face aux choix de l'urbanisme et de la construction de l'habitat en utilisant un genre littéraire classique, l'utopie. Qu'ils soient tous ici remerciés pour leur collaboration.

Les différents auteurs ne sont pas concertés et ce numéro spécial ne prétend donc pas refléter une école de pensée quelconque. L'éditeur s'est bien gardé d'influencer ou de modifier en quoi que ce soit l'expression spontanée de ces six points de vue, en espérant que le lecteur construira sa synthèse propre, ce qui est la définition même de toute éthique.